

## Lettre Parisienne

Paris, 5 avril 1902.

Ma chère Directrice,

LORSQUE vous avez quitté ce bon Paris, j'ai pris envers mes amies canadiennes un engagement presque solennel que je remplis aujourd'hui. J'ai promis qu'au premier appel qui traverserait l'Atlantique, de vous ouvrir le petit sac aux potins, et de vous fournir aussi régulièrement qu'il vous plaira une petite *gazette*, pas trop *rosse*, où vous retrouverez, en posture convenable d'ailleurs, mais toujours suffisamment suggestive, les marionnettes grandes et petites de la comédie du jour.

Il est convenu, n'est-ce pas, que tout ce caquetage sera féminin, pas féministe, oh non ! Et que je parlerai des hommes le moins possible, quand il le faudra, hélas !

Inutile de consommer votre espace aux bagatelles de la porte ; je disparaîrais dans la coulisse et le rideau se lève.

Otéro, la toujours belle Otéro, n'ayant eu depuis quelque temps, ni procès ni diamants nouveaux, a donc éprouvé le besoin de rentrer en scène. Elle se fait construire un ballon pour accomplir le trajet de Paris à Biarritz où son apparition est annoncée pour le mois d'août prochain. Cependant, comme elle ne tient pas à abandonner trop librement sa précieuse personne aux caprices des vents, le susdit ballon sera captif, c'est-à-dire retenu par un fil qui le reliera à un automobile chargé d'assurer la direction constante et le ravitaillement nécessaire. Ce fil sera même une échelle, de soie, sans doute, permettant d'établir entre l'aimable créature de la nacelle et la terre, des communications aussi agréables que possible. Charmant, n'est-ce pas, Françoise ?

Cette pauvre Réjane n'a décidément pas de chance avec l'attelage pittoresque dont le roi de Portugal lui a fait cadeau. Les mules qui le composent lui ont déjà causé une foule d'ennuis et l'autre jour encore ont failli amener un malheur. La victoria de la charmante artiste était arrêtée à la porte d'un grand couturier de la rue de la Paix. La foule s'amassait pour admirer les coursiers aux longues oreil-

les que cet examen impatientait. Les mules de Réjane ont conservé de leur pays d'origine un fonds de gaieté inépuisable, et s'amuserent, sans crier gare, à foncer dans le tas des badauds dont plusieurs furent piétinés, puis à se sauver dans la direction de l'écurie en mettant la voiture en pièces. Réjane n'aura bientôt d'autre ressource que d'envoyer son attelage au Transvaal où ces fantaisies sont très appréciées des combattants Boers.

La mode de cribler les députés de projectiles de toute nature se propage avec une inquiétante vélocité. Le mois dernier, en plein Palais-Bourbon, M. Paumier, député de la Seine-Inférieure, recevait par la tête, des mains d'une femme dont il avait digéré les économies, une omelette peu ragoûtante. L'autre jour, M. Gabriel Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères, assistait à Oran, à une réunion de la Société de géographie ; au sortir d'une des séances, il fut abordé par une femme élégante, mais fatale, qui lui souffla à l'oreille quelques paroles indistinctes pour l'entourage. M. Hanotaux essaya de s'en débarrasser en lui murmurant avec un calme apparent : " Vous pouvez bien faire ce que vous voudrez ! " A peine avait-il prononcé ce mot qu'il recevait en pleine figure une bourse peu garnie que la dame avait jusqu'alors tenue à sa main. Elle accompagna cet envoi du sarcasme suivant : " Vous m'avez ruinée, c'est bien le moins que vous preniez le portemonnaie avec le reste. " La police assistait impassible à cette exécution qui n'a pas eu de suite.

Toutes les femmes ne se vengent pas ainsi. Il s'en trouve de plus pratiques. Un auteur boulevardier, M. Jules Martin a fait paraître un livre intitulé *Nos Artistes* contenant un certain nombre de monographies féminines. Quelques-uns des portraits étaient flattés. Les sujets s'en réjouirent ; pour d'autres, la griffe perçait sous la patte blanche et certaines dates désagréables s'étaient indiscrètement. Il paraît même que l'âge de quelques artistes fut indécemment exagéré. De là, rébellion en règle, cris et pleurs. Une des victimes, pourtant, conçut une idée lumineuse ; elle a traduit en justice M. Jules

Martin et réclame cinq mille francs pour chaque année indûment ajoutée à son état civil. On ignore quel sera le verdict, mais M. Jules Martin aurait toujours la ressource de faire payer par les artistes avantagées de quelques années en moins, les dommages-intérêts qu'exigent les actrices affligées de quelques années en plus.

Mais tout cela n'est rien à côté de l'instinct monétaire des femmes de votre côté de l'Atlantique. La société niçoise est actuellement en émoi. Le mois dernier deux coquettes barmaids, yankees authentiques, ouvrirent dans le quartier cosmopolite un " bar " américain pour dames. De plastiques américaines et de sémillantes étrangères s'y réunissaient à l'heure de l'apéritif pour siroter, juchées sur de hauts tabourets, les Manhattan cocktails et l'absinthe suisse. Il y eut des protestations discrètes auxquelles les habituées de l'établissement opposèrent que celui-ci répondait à un besoin de l'époque. Mais les protestations se changèrent en *tolle*, quand il fut connu que les deux barmaids n'étaient pas les propriétaires du bar mais simplement les employées de deux riches américaines, qui avaient choisi ce mode peu scrupuleux pour s'assurer un supplément de revenu aux dépens des vices de leurs compatriotes et du snobbisme de leurs hôtes. Les tenancières se sont défendues en disant qu'elles avaient l'intention de verser les profits réalisés aux institutions charitables. On leur a répondu sur l'air des lampions, et cette piquante exploitation est morte pour le moment.

Mort aussi, un des chats sauvages de Melba. Jalouse de voir Sarah et tant d'autres s'offrir le luxe d'animaux exotiques et de la réclame complaisante qui en découle, elle avait, à Marseille, acquis d'un cargador maltais deux amours de chats sauvages, qu'elle apporta à Paris soigneusement enfermés dans une cage et qu'elle installa dans ses appartements de l'Hôtel Ritz. La femme de chambre qui avait charge du repas des fauves commit l'imprudence d'entrouvrir démesurement la cage et les félins lui sautèrent au visage ; elle se sauva en fermant derrière elle la porte et en laissant en liberté dans la chambre les enfants de la forêt.